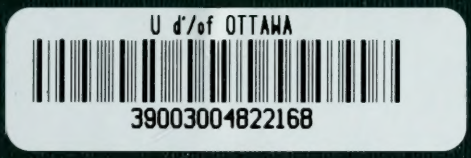
PS
8503
.Q8184
P7
1917



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/premieressemaill00bouc

GEORGES BOUCHARD
Professeur d'agronomie

Premières Semailles

Préface de M. l'abbé Camille Roy

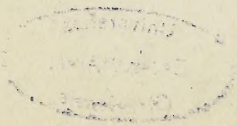
QUÉBEC
Imp. L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
1917

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAVIENSIS
Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

4-2-43

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Premières Semailles



J. Bousquet

GEORGES BOUCHARD
Professeur d'agronomie

Premières Semailles

Préface de M. l'abbé Camille Roy

QUÉBEC
Imp. L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
1917

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
Universitas
CANADIANA
Ottaviensis
UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAVIENSIS

PS
8503
.O8184P7
1917

DROITS RÉSERVÉS, CANADA 1917.

A MON PÈRE

POUR QUI LA TERRE EST UNE VIEILLE AMIE
ET DONT LA TRADITION EST UNE FIDÉLITÉ.

AU LECTEUR

Voici un petit livre solide et gracieux, d'où s'exhalent des parfums de bonne terre canadienne. A le parcourir, on se retrouve en fraîche campagne, sur les guérets fertiles.

Et les sages pensées tombent de ces pages comme le bon grain de la main large du semeur.

Pour l'auteur, ce sont les " premières semailles ". Une bonne lumière de printemps joyeux, une véritable et saine poésie de la nature enveloppent son geste bienfaisant. A coup sûr, les idées qui sont ainsi répandues lèveront et produiront leurs fruits. Une science solide et une imagination fervente leur donnent toute fécondité.

Encore enfant, M. Bouchard suivait au champ son père laboureur ; plus tard, le petit coureur de sillons se fit étudiant ;

il a fréquenté dans les Universités, à Louvain et à Angers, les maîtres de l'agronomie ; il enseigne maintenant ce qu'il a laborieusement appris, et il éprouve dans l'observation attentive des expériences, ses leçons prudentes. Rien d'étonnant s'il veut faire davantage et dire à tous ceux qui travaillent la bonne terre l'art de la cultiver, de la faire fleurir en moissons abondantes, le moyen de la faire plus docile aux efforts de l'homme.

Puissent les " Premières Semailles " mises en bonne place au foyer de l'habitant canadien, lui redire souvent leurs utiles conseils, lui faire mieux comprendre la dignité de sa mission, et accroître en son âme robuste l'amour du sol.

Camille ROY, ptre

PREMIÈRES SEMAILLES

"LA TERRE NE MEURT PAS !"

—

La fin d'un jour incandescent, où la nature a rivalisé d'activité avec les humains ! L'air promène partout les parfums dérobés aux fleurs et commence à restituer aux feuilles, en perles glorieuses, l'eau exsudée pendant la journée... Je rejoins le Père Norbert, un vétéran de la glèbe, au bout de son champ glaiseux qu'il vient d'ensemencer.

— La journée a été chaude, Père Norbert, et vous avez semé plus que d'habitude, à cause de la guerre, sans doute ?

Un pli soucieux au front du semeur révélait sa grande préoccupation et semblait accroître la lenteur de sa marche.

— Si au moins l'année était bonne, dit-il, en essuyant sa figure poudreuse sur son bras de chemise en laine grise.

— Vous avez des inquiétudes, Père Norbert ?

— La terre ne pousse plus comme dans mon jeune temps. En vieillissant, le sol, comme moi, s'épuise... On dirait que la terre se meurt !...

— Mon ami, la terre pourrait être toujours pleine de vigueur et de jeunesse.

— Et pourtant, reprit mon interlocuteur, esquissant un geste de triomphe, vous savez bien vous-même qu'elle n'a plus de feu comme autrefois !

— J'ai cependant vu en Belgique, en Angleterre et en France des sols défrichés depuis plus de deux mille ans et portant encore des récoltes prodigieuses.

Trois points d'exclamation dans un visage sceptique !

— Vous ne pouvez me croire, Père Norbert ?

— Comment cultive-t-on dans les vieux pays ?

— En Europe, comme ici, pour bien cultiver, il faut suivre une rotation, nourrir bien les animaux, ne laisser perdre aucune parcelle d'engrais. De plus, on doit semer du trèfle et des plantes-racines en abondance, faire un choix très judicieux des semences... Mais par-dessus tout il faut rendre à la terre ce que les récoltes lui enlèvent...

— Voulez-vous dire ça à mon fils ? S'il suit vos avis, si la terre ne meurt pas... je meurs content, parce que l'héritage paternel ne sera jamais amoindri.

" La terre ne meurt pas..." Père Norbert semblait à son tour rajeuni. Une vigoureuse espérance vint éclaircir son front, et son pas devint léger...

" NE FAIS PAS L'HABITANT!"

—

J'ai connu le fils d'un petit fonctionnaire qui, chaque fois qu'il voulait marquer de ridicule un acte ou un geste quelconque, lançait ces mots dans lesquels il trouvait de l'esprit:

" Ne fais pas l'habitant !"

Celui qui disait ces paroles méprisantes est allé aboutir à une condition bien humble sur un bateau. C'est en vain qu'il voudrait faire l'habitant aujourd'hui. Cette phrase se trouve encore sur certaines lèvres rieuses, inspirée par la légèreté, la naïveté ou la méchanceté.

" Ne fais pas l'habitant. . ." Cela est commode pour les princes de la fainéantise, parce que le mot habitant égale le mot labeur, le mot énergie.

" Ne fais pas l'habitant. . ." Ça va bien aux inconstants, parce que le métier de l'habitant est synonyme de stabilité.

" Ne fais pas l'habitant. . . "C'est un pré-

texte facile pour les viveurs, les gaspilleurs d'argent, parce que le travail du sol incline à l'économie.

" Ne fais pas l'habitant. . ." Ça va bien aux avoctas de la débauche qui veulent masquer leur honte en ridiculisant ceux qui ne sont pas comme eux.

" Ne fais pas l'habitant. . ." C'est le dicton de quelques parasites qui oublient trop souvent que l'habitant les fait vivre.

" Ne fais pas l'habitant. . ." Que ces mots disparaissent du langage de tout homme qui respecte l'agriculture. A ces mots je souhaite une mauvaise année, une année qui entraîne leur disparition !

Si je pouvais émettre un vœu, je dirais surtout : " Fais l'habitant !"

" Fais l'habitant ", parce que l'habitant nous donne des leçons de labeur, de constance, d'économie, de moralité vraiment frappantes.

" Fais l'habitant ", parce que l'habitant est le roi de la terre ; parce qu'il jouit d'une grande indépendance qui ne l'incline pas à mettre sa conviction aux enchères pour mieux assurer sa vie.

" Fais l'habitant ", parce que ses observations incessantes dans le grand livre de la nature l'ont doué d'un gros bon sens qui manque à plusieurs petits messieurs vernis des pieds à la tête.

" Fais l'habitant ", c'est le meilleur conser-

vateur de la pureté de notre langue, de nos traditions et de notre foi.

" Fais l'habitant ", tu seras en même temps le plus grand coopérateur à la vie des humains. L'habitant est le générateur du pain qui fait le sang et qui fait la vie.

" Fais l'habitant ", parce que l'habitant a fait notre pays, et qu'il a besoin du concours de toutes les classes de la société pour continuer efficacement sa noble mission.

" Fais l'habitant " : la plupart de nos grands hommes sont des fils d'habitants qui n'ont pas honte de leur origine.

" Fais l'habitant. . ." C'est mon vœu de nouvel an pour toi et tous mes compatriotes.

TERRE PLUTOT QU'ATELIER

—

Angers, 4 juillet 1914.

J'avais l'honneur, il y a quinze jours, de veiller en compagnie de Monsieur René Bazin. Me tirant à l'écart, le célèbre académicien me parla du Canada avec amour, de nos paysans avec admiration et de la douce France avec espoir, et il ajouta :

— " Votre père cultive-t-il la terre ?

— " Oui, répliquai-je, et il est très heureux.

— " Suivez son exemple, mon cher ami, n'abandonnez jamais la terre et la tradition paternelles. . . "

A l'encontre de ce sentiment d'un homme illustre, que vaut celui d'un bon nombre de nos compatriotes qui ont quitté la terre sans regret, et la dénigrent sans pudeur ?

Je n'ai jamais oublié l'impression de douleur intime et d'indignation patriotique ressentie en chemin de fer, un jour, en face d'un

groupe de jeunes filles de ma région revenant des États-Unis pour leurs vacances, et pérorant sur la tristesse de la campagne, sur la misère de ses habitants :

— " Pauvres *habitants*, disait l'une avec une pitié arrogante, ils travaillent sous le soleil, sous la pluie ou sous la neige sans " slack " !

— " C'est une vie bien *dull :* il n'y a pas de *fun* à toujours rester comme ça à la maison ou aux champs sans aller aux théâtres ou aux *shows*...

— " C'est bien vrai, laissa échapper une troisième, avec une petite moue encore peu stable ; ce qu'il y a de plus *toff*, c'est de vivre ignorés et ignorants comme ces pauvres campagnards... Ils n'ont jamais vu des *sky-scrapers*, des grosses *facteries* et des grands *stores* avec des *élévateurs*... "

Ce langage émaillé d'anglicismes, illustré de gestes excentriques et élevé au ton des conversations d'atelier m'exaspérait au suprême degré. J'ai cependant retenu la réponse qui me brûlait les lèvres pour éviter d'exalter encore les voix et de troubler la paix du voyage.

En moi-même, je tirais les premiers arguments de ces visages émaciés portant les traces d'une usure et d'une flétrissure précoce, de cet air de débilité générale, indice d'une vie sédentaire et renfermée, et de ce langage pitoyable qui est déjà un acheminement vers l'anglais.

La campagne, au contraire, forme des êtres

vigoureux, animés au souffle pur de la brise et sous les rayons vivifiants du soleil. Au moins, on n'emprunte pas à son voisin de quoi respirer ! La campagne est le grand réservoir de nos énergies nationales les plus puissantes ; elle sert à la régénération des populations urbaines qui dépériraient sans cet apport constant d'un sang nouveau.

Le cultivateur est toujours moins ignorant qu'il en a l'air. C'est le contraire souvent pour l'ouvrier des villes qui affecte des connaissances qu'il n'a pas, ou qu'il n'a qu'imparfaitement, et qui croit que le monde n'a rien d'intéressant en dehors de l'usine et en dehors des étonnements produits par l'industrie moderne.

L'homme des champs sait modeler son jugement sur celui du Créateur, dont il entrevoit les manifestations dans la nature ; et il a la sagesse de conformer ses actions à celles d'une Providence qui ne lui échappe jamais. Ces observations jointes aux conseils et aux lumières de l'enseignement traditionnel, font attribuer aux paysans une philosophie naturelle, un " gros bon sens " qui manque à bien des ouvriers de la ville.

De plus le cultivateur a des aperçus parfois vraiment scientifiques sur les plantes : botanique ; sur les animaux : zoologie ; sur la terre : agrologie ; sur le temps : météorologie ; sur les machines : mécanique, etc., etc.

Ce n'est pas à la campagne que l'on cons-

tate cette division extrême du travail qui condamne certains esprits à la stérilité. Un ouvrier, qui aura passé sa journée à faire des talons de bottines ou des têtes d'épingles, n'aura pas, à la fin, des connaissances techniques très étendues. Le cultivateur, au contraire, voit ses occupations varier avec les saisons, les mois et les jours même. Il a besoin de beaucoup de discernement pour choisir entre divers travaux nécessaires et pour combiner son effort avec celui de la nature. Ce n'est pas le travail mercenaire et monotone, sous l'œil impulsif d'un contre-maître rigide, c'est plutôt l'épanouissement d'une puissance libre sous le regard d'un Grand Maître bienveillant, secourable et tout-puissant.

L'agriculture est peut-être plus difficile à exalter sur le terrain économique, parce qu'elle est restée trop routinière. Que l'agriculteur mette autant de soin que l'industriel à connaître les méthodes et à acquérir les données modernes et progressives, et il verra bientôt son exploitation devenir prospère au plus haut point. Dans l'édification d'une fortune, le cultivateur ne procède pas par à-coups ou saccades : il va lentement mais sûrement, comme la nature qui l'a habitué à la patience : et les ruines sont rares sur la terre. L'aisance actuelle, la sécurité du lendemain, la liberté d'action et l'indépendance, voilà des bienfaits inestimables qui sont l'apanage exclusif de

l'homme des champs et qui compensent bien certaines infériorités économiques plus apparentes que réelles.

L'agriculture deviendra une industrie aussi prospère que celles des villes lorsqu'elle aura fait à son tour l'application de ce facteur économique si puissant : l'association. Les coopératives ont sauvé la situation agricole en plusieurs pays d'Europe, et elles doivent rendre la nôtre de plus en plus prospère. Associons-nous, c'est le moyen d'arriver à la suppression des fraudes et des intermédiaires dans les achats et les ventes. " L'union fait la force." Sachons nous unir sur ce terrain agricole pour la défense de nos droits, de notre industrie rurale. Autrement, c'est l'émiettement des forces et le triomphe néfaste de l'individualisme et de l'industrialisme.

La campagne est encore la plus sûre garantie de la survivance de la langue et des traditions ancestrales. Je me rends compte de cette puissance de conservation en visitant certaines parties de la France paysanne, de la Vendée, de la Bretagne, de l'Anjou, etc., où, malgré les révolutions, les changements de régimes et les persécutions violentes, les traditions religieuses et héroïques d'autrefois, c'est-à-dire celles de chez-nous, subsistent encore avec un charme incomparable. Je les ai connus et je les ai aimés, ces paysans de France dont les nôtres sont l'image. Je l'entends encore cette ré-

flexion de l'un d'eux à qui l'on proposait d'aller dépenser ses rentes en ville : " Je ne serai jamais heureux loin du berceau et du tombeau de ma famille, et privé de la vue de ce sol où tout me parle de mes aïeux." Je ne connais rien de comparable aux longues soirées d'une causerie intime au milieu d'une famille bien unie. L'agriculture a été conservatrice de ces coutumes traditionnelles, qui ne peuvent vivre que sur la terre natale, en face des horizons familiers, et qui s'étiolent et meurent à la ville.

Je m'en voudrais de déprécier le travail des ouvriers des villes, parce qu'il concourt à notre prospérité nationale et parce qu'il requiert souvent un dévouement inlassable ; mais rien n'empêche que dans la hiérarchie des métiers, l'agriculture réclame la première place.

Aussi ancienne que le monde, auquel elle fournit la subsistance, l'agriculture brille aussi par son universalité. Son charme a fait l'occupation des poètes de tous les âges. " Les gens même les plus indifférents, les plus étrangers aux choses agricoles, les citadins les moins avertis ne peuvent se défendre de regarder avec attention d'abord, avec émotion ensuite, ce geste superbe de l'homme traçant le sillon d'où va sortir le pain, c'est-à-dire le sang et la vie ", comme je le lisais récemment dans la *Vie Agricole et Rurale.*

Je n'ai jamais oublié cette parole d'un il-

lustre ministre canadien profondément dévoué à la cause agricole : " Les jours heureux et indépendants que je compte dans ma vie sont les jours de ces trente années où je cultivais mon sol ! [1]"

---

1. Honorable J.-E. Caron.

———

“ CULTIVEZ DONC VOUS-MÊMES ”

—

C’est un préjugé qui monte assez fréquemment à la bouche de ceux qui entendent louer la profession agricole.

Ce fut jadis l’opinion d’une demoiselle moyenâgeuse dont la fixité d’idée égalait bien la fixité d’état.

Plus récemment, un homme, qui ne croit pas à l’effort que réclame le travail intellectuel (manquant peut-être d’un champ d’expérience) soutenait publiquement la même idée...

— Cultivez donc vous-mêmes, si c’est si beau !

— Allez dire cela, mon ami, à tous les prêtres, à tous les évêques, à tous les gouvernants, à tous les hommes de profession, à tous ceux qui aiment l’agriculture sans la pratiquer, et vous supprimez la presque totalité

de nos dirigeants tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel.

— Cultivez donc vous-mêmes...

— C'est facile à dire, continua l'agronome à qui ces paroles s'adressaient, mais oubliez-vous que, si tous ceux qui sont venus vous faire part de leur science agricole étaient restés attachés au sol douze heures par jour, vous ne verriez pas notre agriculture dans un état aussi prospère ? Vous ne remarqueriez pas le trèfle qui réjouit vos champs et vos animaux ; vous n'auriez pas beaucoup de variétés de grains et d'animaux améliorés ; l'industrie laitière ne serait pas encore sortie de l'enfance ; vous ne connaîtriez pas non plus les bienfaits d'une presse agricole, pas plus que ceux de nos écoles d'agriculture, de nos fermes expérimentales, etc.

— Cultivez donc vous-mêmes...

— Allez dire à l'architecte qui a construit votre église, lorsqu'il donne des ordres ou des conseils à ses ouvriers : " Soyez donc vous-même maçon, tailleur de pierres, menuisier, doreur, plâtrier, etc..."

On ne devrait jamais oublier qu'en agriculture, il y a les ouvriers de la pensée et les ouvriers de la charrue : tous les deux travaillent au même degré, avec la même peine, les mêmes souffrances, à l'amélioration de notre bonne terre canadienne, et tombent sous le coup de l'inévitable condamnation origi-

nelle : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front."

— Cultivez donc vous-mêmes...

— Laissons donc ceux qui ne sont pas eux-mêmes des laboureurs nous encourager de leurs conseils ou de leurs sympathies... Dites, aimeriez-vous mieux retourner au temps où le paysan était méconnu ou méprisé par presque toutes les classes de la société civile, en obligeant ceux qui vous exaltent à faire comme vous ?

Jamais peut-être, l'agriculture, depuis plusieurs siècles, n'a joui d'une considération aussi grande et aussi universelle. Honneur à vous, généreux remueurs du sol, parce que vous avez prouvé votre dignité en face de toute l'humanité qui a besoin de vous ; honneur à vous aussi, vaillants travailleurs de l'esprit, parce que vos gestes, vos écrits et vos paroles ont mieux fait connaître la noblesse et la souveraineté de la terre.

— Cultivez donc vous-mêmes...

— Nous cultivons nous-mêmes, pourraient répondre tous ceux qui donnent à la terre leur ardeur intelligente, leur amour inlassable et leurs études incessantes.

———

LE PAIN D'HABITANT

—

A ma mère

Le bon " pain d'habitant ", le noble pain de ménage ! Dans mon enfance, il était blond, frais et rose, avec une saveur exquise, un parfait goût de terroir. Il était appétissant, le pain d'autrefois, solide comme ceux qu'il nourrissait, tendre comme le cœur de ma mère qui me l'offrait.

Il était fait du plus pur froment de nos champs dorés, il méritait son nom d'aliment complet, parce que la meunerie ne l'avait pas privé des précieux éléments minéraux placés dans le germe et sous l'enveloppe du blé. Le sang qu'il engendrait était plus généreux, et nous lui devons une bonne part de l'énergie de notre race.

Le pain d'habitant, le robuste pain de nos ancêtres est rare aujourd'hui. Les goûts dépravés de certaines gens lui ont substitué le pain blanc.

Le " pain blanc " au teint pâle et livide prend des airs de ville. Il a des teintes d'anémie comme celles qu'il apporte aux personnes qui s'en nourrissent exclusivement. On sacrifie à la couleur des principes nutritifs essentiels qui s'en vont parmi les déchets de la mouture. La partie la plus vivifiante du grain va aux coch... on pourrait dire !

C'est un défaut d'économie. C'est aussi une faute au point de vue alimentaire. A la campagne, la santé diminue, la dentition est de plus en plus défectueuse, les constitutions sont moins robustes. Des savants affirment même que ce pain fait naître une certaine propension à l'alcoolisme...

Honneur donc au bon pain d'habitant, au bon pain de nos mères !

Beaucoup de nos pains blancs ont une couleur qui séduit, qui fascine et qui trompe. A leurs grands yeux étirés, je préfère les yeux sereins du pain d'habitant, du doux pain de chez-nous.

Le bon vieux temps, comme le bon vieux pain, fera notre race... toujours jeune.

———

UNE INCOMPRISE

—

A ma tante Josephine

Mon étonnement n'a jamais surpassé mon chagrin toutes les fois que, derrière une prunelle voilée de mélancolie et de tristesse, j'ai découvert une grande âme incomprise. Que d'âmes endolories, que de vies stérilisées, que de cœurs naufragés à cause de l'indifférence d'un milieu inapte à les apprécier !

Ame de châtelaine ou de paysanne, d'artiste ou d'ouvrier, toujours je vous plains quand vos grandes qualités se développent dans un milieu indifférent ou hostile !

J'ai une amie à qui le genre humain doit la vie, à qui je dois une large part de mon plaisir d'existence. . . et qui est une noble incomprise. Comme l'indifférence de ceux qui la connaissent, le mépris de ceux qui la délaissent, et le fanatisme de ceux qui l'attaquent me font du mal au cœur ! Soit erreur, ignorance ou préjugé, ma grande amie la Terre, est trop souvent délaissée !

Si la terre eut été mieux comprise et mieux aimée, on l'eut labourée avec plus de soin et ensemencée avec plus d'ardeur. On aurait biné et sarclé afin de ralentir l'évaporation par le sol et par la plante mauvaise ; on ne l'aurait pas fatiguée par les mêmes cultures répétées aux mêmes endroits ; on aurait suivi un assolement rigoureux ; on n'aurait rien laissé perdre des éléments fertilisants produits par les animaux et dont la terre épuisée manque presque toujours ; en un mot, on aurait mieux suivi les données de l'agriculture moderne... Notre Terre, comme les terres bien cultivées d'ici et de là, aurait bien moins souffert des conditions atmosphériques défavorables, et elle nous mettrait plus de douces visions sous les paupières et plus d'espoir au cœur !

O Terre incomprise, que de déceptions ton front pâle et desséché réserve encore aux insouciants et aux entêtés de la vieille routine ou aux auteurs de ton infécondité !

O Terre incomprise et difficile à comprendre, tu souffres de l'incurie de ceux qui te cultivent ou te défendent sans une préparation suffisante, et de l'impertinence de ceux qui s'obstinent dans l'ignorance de tes lois, de ton tempérament ou de ton caractère !

Grande Amie ! Grande Incomprise !... Je veux mieux te comprendre pour mieux t'aimer.

LABEUR AU CHAMP, VALEUR AU CAMP.

—

La guerre actuelle, qui met en évidence les deux armées des remueurs de la glèbe et des remueurs de frontières, me rappelle ces mots surpris sur le carnet d'un ami :

" Labeur au champ, valeur au camp..." C'est la caractéristique de notre race, qui doit à l'épée et à la charrue surmontée de la croix sa principale illustration !

Honneur donc à ces deux armées !

" Labeur au champ...", c'est l'apanage de nos héroïques cultivateurs ; mais malheureusement leur ardeur n'est pas assez souvent servie par une science égale des moyens de rendre ce travail très productif. O labeur trop souvent stérilisé par l'ignorance ou le préjugé !

Il se crée dans notre pays, à l'exemple des autres plus vieux, une élite agricole, une sorte

d'état-major formé dans nos écoles d'agriculture et dans celles de l'étranger. Ces officiers de l'agriculture sont aussi indispensables que les officiers de l'autre armée des combattants. Il nous faut avoir pour eux tout le respect dû à leur condition et à leur dévouement.

" Labeur au champ. . . " Pour donner toute son efficacité, le travail des champs a besoin d'être organisé sur une base plus rationnelle et plus scientifique, qui permette de multiplier les puissances de production. . . La gloire de rendre son territoire plus productif vaut bien celle d'en conquérir un nouveau.

Dans ce but, mettons plus d'intelligence dans notre activité et une ardeur plus réfléchie dans nos travaux de culture.

Sachons ouvrir nos sillons à temps pendant l'automne ; ce sont nos tranchées ! Gare aux ennemis : pluies, froides bises, etc. . . qui pourraient retarder notre élan au printemps !

Sélectionnons nos grains pendant l'hiver, à la main s'il le faut, afin de nous assurer une pousse plus vigoureuse, une pousse qui déconcerte les mauvaises herbes, nos principaux ennemis.

Assistons aux leçons d'agriculture quand nous en avons le temps et l'occasion. Initions-nous aux nouvelles découvertes de l'agronomie.

Participons aux concours et efforçons-nous

d'appartenir à la chevalerie du Mérite agricole de notre province.

En avant pour la patrie, pour le pain qui nourrit l'autre armée !

Détruisons sans pitié les fils barbelés de la vieille routine. Saccageons la forteresse des anciens préjugés néfastes et portons le drapeau agricole jusqu'aux dernières limites de la science...

Le monde verra une stratégie agricole très efficace et très apte à repousser la misère jusqu'aux confins de la terre.

L'épée conquiert ; la charrue conserve...

———

" JE NE VEUX PAS ME MARIER AVEC UN HABITANT "

Annette, vingt-quatre ans, un gentil minois, une fleur pâlotte des " States ", n'aime pas le métier d'habitant. Fille de cultivateur (probablement parce qu'elle ne pouvait pas être consultée avant sa naissance), elle a l'habitude de dire, en s'accompagnant de gestes excentriques, de sourires prétentieux ou de moues savantes :

" Moi, je ne veux pas me marier avec un habitant !"

— Pourquoi ? fit l'humble Pierre, B. S. A., en rougissant... pour elle.

— Je n'aime pas la campagne, fit Annette en essayant d'être superbe de dédain.

— C'est pourtant beau la campagne, interrompit Pierre, en se croisant les jambes pour se donner de la contenance.

— Chacun son goût !

— Votre goût n'a que l'inconvénient d'être en contradiction avec celui de milliers de poètes, de savants, d'écrivains de toutes sortes et d'orateurs qui n'ont cessé de proclamer les beautés de la vie rurale ; avec celui de tous les gens d'élite qui rêvent de passer au moins une partie de leur vie à la campagne ; avec l'évidence des choses elle-même qui n'échappe pas au plus modeste laboureur. . . "

Annette voulait triompher de la voix et du geste sur son adversaire plus calme, et elle reprit avec force :

— On est arriéré à la campagne dans le langage, les idées. . . Aussi, pas de lumière électrique, pas de grosses " shops ", pas de gros " stores ", pas de. . .

— Un langage non arriéré, pour vous, c'est un mélange d'anglais et de français ! Nos habitants sont plus fiers que ça, ils ont conservé le pur parler de France.

" Pas de lumière électrique ", mais un bon soleil qui n'est pas banni de toute part comme dans beaucoup d'usines. Il n'y a pas non plus de plus belle usine que celle où se construit le blé, où se fabriquent les aliments nécessaires à l'existence. Le grand patron de cette usine, c'est le Créateur lui-même, et les créatures coopératrices de son œuvre sont les ouvriers : chacun reçoit suivant son mérite. Dans cette grande manufacture, personne, pour gagner sa vie, ne doit la risquer ou l'user d'une façon précoce. Sur la terre,

pas d'absence de lumière et d'air ! pas la voix d'un contre-maître qui vous harcèle ! Il règne partout un grand calme, une paix souveraine.

— Pour moi, dit Annette en mendiant du regard l'approbation de l'assistance, je ne connais pas de " job " plus " toff " que celle du cultivateur.

La haine des anglicismes et l'amour de l'agriculture avaient incendié la prunelle de Pierre qui lançait des éclairs :

— Si la besogne est rude, elle fait honneur à l'énergie de ceux qui l'accomplissent. L'agriculture n'a pas besoin de paresseux. Les fainéants peuvent chercher leur salut ailleurs.

C'est un rude métier, avouons-le, mais les agriculteurs, par le fait qu'ils travaillent durement, et sous le regard du Ciel, toujours, offrent des garanties d'énergie, de vertu, de santé, d'affection, comme on n'en rencontre pas toujours dans les autres classes de la société des travailleurs.

Une jeune fille sérieuse ne doit pas craindre de presser la main calleuse mais solide d'un cultivateur. C'est encore à la campagne que le bonheur conjugal fleurit avec plus de charme, d'ampleur et de continuité.

Les habitants sont les rois du monde, et vous ne serez peut-être jamais plus grande reine qu'en vous associant à l'un d'eux.

Pierre s'était redressé pour donner autant d'aplomb à son corps qu'à ses arguments.

— Mademoiselle Annette, une fille sage, même si elle n'a pas de goût pour la terre, ne doit jamais mépriser la profession de son père. Elle ne doit manifester aucun dédain pour le métier qui la maintient dans l'existence et qui réclame la sympathie de tout être bien pensant...

Pierre parla encore longuement, jusqu'à amener la conviction dans l'âme d'Annette.

...Le cœur, plus tard, se mit de la partie, et, pour prouver la sincérité de sa conversion à la terre, Annette promit sa main à Pierre, dans lequel il y a... l'étoffe d'un habitant.

" L'EXPOSITION, ÇA REMONTE "

—

La journée avait été radieuse comme les nombreux humains qu'elle avait attirés à Sainte-Anne-de-la-Pocatière [1].

François, pendant de longues heures, avait promené des yeux chargés d'une admiration aussi profonde que discrète sur les divers produits de l'industrie agricole... Maintenant, une émotion muette se lit sur ses traits pendant que les voix du Lieutenant-Gouverneur, du Ministre de l'Agriculture et de quelques députés proclament et exaltent les grandeurs de l'Agriculture.

— Eh ! François, lui dis-je, pour faire jaillir la pensée qui tremblotait au fond de sa

(1) A cette exposition mémorable de septembre 1915, on remarquait son Honneur le Lieutenant-Gouverneur P.-E. Leblanc, Sir Charles Fitzpatrick, l'hon. J.-E. Caron, M. Lapointe, M. P., M. Paquet et M. Stein, M. PP.

physionomie soudainement plus animée, comment avez-vous trouvé l'exposition ?

— Ben ! l'exposition, les discours, ça remonte ! Voyez-vous, nous ne savions pas que la culture était si belle que ça !...

François disparut dans la foule sans se douter du brouhaha amené dans mes pensées par cette réflexion paysanne. Pendant que l'éloquence coulait à flots des bouches les plus aptes à nous faire aimer la terre, j'étais momentanément distrait.

Une telle démonstration agricole, " ça remonte ", en effet, l'humble ouvrier des champs, qui ne voit pas toujours la noblesse de ses obscurs travaux et l'importance de son métier.

" Ça remonte " les fils du fermier qui sont tentés de délaisser la culture du sol au profit des industries des villes.

"Ça remonte " nos populations rurales que le luxe des grandes villes fascine et attire trop souvent.

" Ça remonte " les modestes apôtres de la cause agricole, les promoteurs de la culture moderne contre l'entêtement et les préjugés de la vieille routine. C'est un bonheur d'entendre proclamer que l'agriculture, la plus progressive de toutes les formes d'exploitation, n'est pas un vulgaire métier, mais un art, une science, une industrie des plus dignes d'intérêt..."

" Ça remonte " nos fils d'habitants au-

dessus de l'abjection dont on a entouré trop souvent leur origine dans certains milieux professionnels et éducationnels.

" Ça remonte " les brillants étudiants de nos collèges fascinés par la terre, de leur prouver la noblesse de la profession agricole.

" Ça remonte " les étudiants de nos écoles d'agriculture dans l'estime qu'ils doivent avoir de leur profession, en les vengeant contre les critiques malsaines et le dédain systématique des enracinés des pratiques ancestrales.

" Ça remonte " tout le monde jusqu'au Grand Pourvoyeur du pain de l'humanité dont le cultivateur est le coopérateur le plus actif, le plus zélé, le plus distingué.

" Ça remonte "... les cultivateurs de progrès qui voient leurs efforts couronnés de succès.

" Ça remonte "... Il faudrait utiliser plus souvent la merveilleuse puissance de ce remontoir, et les expositions locales devraient se multiplier.

———

" C'EST BIEN VRAI !..."

—

A M. Joseph Pasquet

Brillante semaine agricole à Trois-Pistoles ! Auditoire d'élite, attentif et désireux de s'instruire !

J'étais à l'hôtel, la figure dérobée derrière un journal que j'essayais de lire attentivement. Des gens causaient à l'aise dans un coin de la salle... Mon oreille devint plus attentive que mon œil, quand le mot " agriculture " fut prononcé à haute voix.

Nazaire, en bourrant sa pipe d'une façon distraite, risqua une petite critique pour faire prendre la conversation :

— Les professeurs des Cours Abrégés, ce sont des gens bien instruits, il n'y a pas de doute, mais ils ont les mains blanches comme des maîtresses d'école, et ils ne doivent pas travailler à la terre, tous les jours, comme nous...

Pierre donna la réplique à son interlocuteur en bénéficiant de la flamme de son allumette :

— Comprends-tu, mon pauvre Nazaire, que si ces gens-là labouraient à cœur de jour, comme toi cet automne, ils n'auraient pas pu apprendre tout ce qu'ils savent. Ce sont des hommes qui ont été élevés sur des fermes, qui ont étudié, lu et vu dans toutes les parties de la province et dans plusieurs pays. Ce qu'ils ont trouvé de mieux, ils viennent nous le raconter avec beaucoup de bon sens..."

L'ardeur de Pierre nuisait à l'ardeur de sa pipe. Il esquissait un large geste et sa pensée franchissait la distance du cerveau à la lèvre, avec une lenteur paysanne, lorsque François entra en lice, précédé par un abdomen qui signifiait la prospérité :

— Pour moi, Pierre a mille fois raison. Il n'est pas nécessaire d'avoir labouré toute sa vie pour connaître les lois d'un bon labour. L'ingénieur qui a fait le pont sur notre rivière n'était pas plus fin que les autres pour ajuster un morceau de fer, mais c'était un homme de tête pour conduire les travaux et pour faire les plans. Il en faut des hommes comme ça en agriculture, pour nous faire connaître des choses qui ne sont pas à notre portée toujours.

— A ce compte-là, Nazaire, le curé, pour connaître tous les péchés de ses pénitents

devrait les avoir fait tous...! dit encore François.

— Il aurait de la besogne, ajouta Pierre qui arrivait encore avec sa pipe et son geste vainement repris pour la quatrième fois.

Un autre cultivateur unissait ses deux mains dans un " c'est bien vrai " où passait toute sa conviction... " Si l'agriculture est une science, il faut des gens qui aient le temps de l'étudier, et de l'étudier comme il le faut, pour ne pas nous tromper. Méfions-nous des charlatans en agriculture, mais ayons une grande confiance dans les agronomes vraiment dignes de ce nom."

Des hochements de tête affirmatifs, des murmures de satisfaction, des " c'est bien vrai " approbatifs partaient de tous les coins.

L'heure de ma conférence avait sonné, et je me rendis à la salle à la suite de tout ce monde en me disant que " c'était bien vrai tout ce qu'on m'avait dit d'aimable sur le compte de nos auditeurs de Trois-Pistoles..."

Le Ministère de l'Agriculture, en organisant ces cours abrégés, de concert avec le Directeur de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière n'aura pas perdu ses pistoles... C'est bien vrai !...

AUX CHANTIERS

—

Arthur, un solide gaillard de six pieds, père de quatre enfants, tour à tour cultivateur et bûcheron, est sorti de la forêt pour passer le premier de l'an avec sa famille.

Son accoutrement spécial, ses cheveux embroussaillés, sa figure masquée par une barbe récente, son rude verbe le rendent presque méconnaissable aux siens.

Un bonheur de retour brille sous sa paupière et éclate sur ses lèvres.

— As-tu soupé, mon cher Arthur ? fit l'épouse attendrie, dont l'activité culinaire s'était surpassée en ces jours de fête.

La soupe de famille, les rôtis de porc, les *tourtières* et les *beignes* attendaient un triomphe facile sur les champs à peine évacués par les fèves au lard et la mélasse des chantiers.

— Tu n'as souffert de rien, ma miche ? fit le mari en s'efforçant de mettre de l'onction dans sa voix.

— Non... mais si tu avais été ici... fit-elle avec hésitation.

— Qu'y a-t-il eu ?

— Peu de chose, répliqua timidement la mère.

— Mais quoi ? Dis vite !

— Caillette...

— Notre meilleure vache !...

— Elle est...

— Elle est malade, elle est morte, devina Arthur dans la figure consternée de sa femme.

— Oui, morte étouffée, et personne ici pour la sauver !

Tous les jurons de chantier montèrent à l'assaut des lèvres d'Arthur. Il passe ses mains sur son front comme pour en chasser les pensées de révolte qui le tourmentaient et pour effacer les plis de désespoir qui le ridaient...

Pour faire trêve à son imagination, il tira machinalement de son gousset une soixantaine de dollars, qu'il mit sous les yeux de sa femme.

— C'est à peu près ce qu'il faut pour réparer notre perte, dit tristement l'épouse.

— Et dire que je serais plus riche en étant resté ici ! J'aurais soigné mes vaches. Je leur aurais fait produire du beurre l'hiver, tout en les conservant en bon état...

— Et tu n'aurais pas eu tant de misère et d'ennui, loin de nous.

— C'est vrai...

UN BEAU GESTE

—

A ma femme

A Bruxelles, il y a deux ans, dans les gradins de l'amphithéâtre situé sur la magnifique Place du Cinquantenaire, deux Canadiens assistent au Concours Agricole.

Les autos du Roi viennent de corner, la fanfare jette les notes touchantes de la Brabançonne, et le majestueux Albert Ier va prendre place sur un trône élevé en face de l'arène.

Les chevaux primés défilent en rangs imposants. Les bêtes à cornes viennent après, dans un ordre aussi admirable.

Un coup de coude de mon compagnon, suivi d'une indication de son unique bras, dirige mes regards vers un endroit où se tenaient deux vaches de race flamande, aux mains de deux jeunes paysannes de même nom.

— Des jeunes filles si bien mises n'accepte-

raient pas facilement cette situation, chez nous, dit mon ami, un rural à ses heures.

— Comme c'est édifiant, répliquai-je avec émotion.

— D'autres pourraient dire que ce n'est pas convenable et, pour le moins, pas fashionable !

— Ils auraient tort. Pourquoi rougiraient-elles, ces jeunes filles, de conduire des animaux qu'elles ont élevés avec tant de soin et qui forment leur unique richesse ?

— Tu veux peut-être dire, ajouta mon ami, qu'elles ont été à la peine et qu'il est juste qu'elles soient à l'honneur !

— C'est sûr...

Quand ce fut le tour de ces gentilles paysannes de passer devant le trône, le roi Albert les fit approcher et les félicita par une chaleureuse poignée de main.

Ce beau geste du roi des Belges, en faveur de la conversion de la femme à la terre, mérite d'être signalé.

Ce jour-là, j'ai connu une paupière où perlait une larme de bonheur.

———

PLUS J'Y SONGE...

—

Un beau jour de printemps. Le soleil filtrait la gaieté presque ironique de ses rayons à travers la fenêtre d'une chaumière assombrie par la tristesse.

— Philippe, écris-nous souvent, dit la maman en sanglotant.

— Ah ! fit le grand-père grommelant, pourquoi ne pas rester avec nous plus longtemps ? Tu n'as que dix-huit ans, mon gars !

— Désires-tu autre chose, ajouta la sœurette en larmes ?

L'aïeule éternua sa plainte dans un mouchoir de priseuse.

Une larme tenace est à l'assaut de la paupière de Philippe. Ce pauvre Philippe, pour se donner de la contenance au milieu de ce concert de tendresse émue :

— Ça va bien aller, maman, répliqua-t-il avec un sourire transparent d'émotion ; ne pleurez pas, je vais revenir riche, je serai le

plus gros parti du canton, je serai faraud... Elle m'aimera davantage, n'est-ce pas ?... Il détourna la tête et se mit à siffler avec une joie factice qui ne prouvait que son ardeur à cacher son chagrin.

C'était un jour de dimanche. Au matin, la malle du jeune homme acheva de se combler de vêtements, dans un mutisme éloquent d'affection. Quelques chemises de flanelle du pays supportaient des bas du pays et d'autres pièces issues de la même tendresse maternelle. Une cravate plus savamment crochetée reposait dans un coin avec un portrait qui en indiquait l'origine. Hélas ! la pauvreté de ce bon Philippe l'éloignait de cette figure recherchée.

Philippe avait vu le jour au cinquième rang sur la ferme de son père, qu'il n'avait jamais quittée depuis. Mais sa conviction que la terre rémunère peu les ouvriers qui la cultivent et son désir de s'établir rapidement l'avaient décidé à choisir ce pénible éloignement.

Le deuxième coup de la messe venait de sonner.

— Les enfants, on va encore se faire disputer par monsieur le Curé ! dit la mère, d'un ton impulsif qui aurait pu mettre une armée en branle.

Le père bourre sa pipe avec une célérité

aussi gauche que peu habituelle, sous la menace carillonnante des créatures.

La voix du vieux clocher à l'extérieur n'est pas plus puissante que celle de la maman à l'intérieur.

Une messe de fête, un prône chargé, et un sermon hâtif en faveur d'une conférence agricole... une conférence par des hommes compétents, MM. Bois et Pasquet.

A l'issue de la messe, tout le monde se porte en foule. Philippe suit afin d'avoir plus de chance pour sa large distribution d'adieux. Il suit la masse des intéressés et des curieux.

" Mesdames et messieurs, dit le conférencier, d'une voix assurée, la terre appartient à qui sait la prendre. Le sol paie celui qui sait le comprendre et bien l'exploiter, la terre est notre meilleure amie...

" La terre est une manufacture aussi avantageuse que les autres manufactures, pourvu que l'on veuille se donner la peine de suivre le progrès dans la production agricole comme dans les autres productions. Il y a cependant cette différence que la terre n'épuise ni la santé ni les qualités de l'âme, et qu'il n'y a jamais de ces chômages qui font éprouver de si grandes déceptions dans les villes.

" L'agriculture est une industrie comme les autres, qui demande beaucoup de connaissances quand on veut bien la développer.

" Ils se réservent de cuisants chagrins, les jeunes gens qui désertent le sol sans avoir

pratiqué tous les moyens d'utiliser sa productivité.

" L'industrie laitière a sauvé la situation agricole dans la province de Québec, et elle donnera des résultats encore plus avantageux quand on la pratiquera avec plus de soin, de connaissance et d'amour."

Une interpellation :

— " Peut-on gagner de l'argent sur la terre en cultivant comme vous venez de nous dire ? clama Philippe.

— " Je vous réponds que oui, pourvu que vous vous donniez la peine de vous former un troupeau en élevant toujours les sujets des meilleurs reproducteurs, et en donnant une nourriture convenable, peu dispendieuse et bien appropriée.

" Ce n'est pas seulement avec de la paille et du foin que vous arriverez à faire produire du lait à bon marché et en abondance."

Le conférencier prouva d'une façon éloquente que sur une ferme de cent arpents, par exemple, on pouvait augmenter les bénéfices de 200 piastres par année en stimulant la production laitière et en diminuant le coût de la nourriture par la culture des légumes.

L'agronome qui suivit fut non moins démonstratif.

Midi sonne au clocher du village. Les estomacs ruraux, avivés par l'attrait des mets du dimanche, s'étaient déjà mis à l'œuvre.

—Mange, mon petit Philippe; demain nous ne te verrons plus ; et le plat succulent que tenait la mère s'enrichit d'une de ses larmes.

Le jeune homme est rêveur ; il a l'air bouleversé :

— Plus j'y songe, plus...

— Elle veut donc te retenir ?

— Qui, elle ? demanda Philippe.

— Ton amie.

— L'amie qui me trouble, c'est la terre que j'ai mal connue et mal cultivée, et qui m'a payé d'ingratitude. Je veux réparer... Plus j'y songe, plus je me rends compte que le conférencier à raison.

Trois ans ont suffi pour apporter à Philippe le bonheur sous forme de terre fertile et d'épouse dévouée.

Plus j'y songe... plus je suis heureux en cultivant mieux !

" ÇA C'EST MA MORT . . ."

—

Je l'ai bien connu, le " Père Louison ", un vétéran de la glèbe. Au matin, plus empressé que le soleil pour bonjourer les champs, il se faisait toujours précéder par l'ombre du soir, au foyer.

Il avait soixante ans, il était droit comme un piquet, mangeait comme deux et travaillait comme quatre. C'était un de ces rares cultivateurs qui avait découvert les secrets besoins du sol, de manière à lui faire produire beaucoup sans l'épuiser jamais.

Le Père Louison trouvait le bonheur dans la quiétude, la régularité et la liberté de son travail. A l'entendre, on aurait cru que plusieurs générations d'ancêtres vivaient avec lui, tant il avait la mémoire du passé. Les souvenirs des défunts ne sont jamais aussi vivaces que dans les champs qu'ils ont cultivés et qui portent les traces de leur noble ardeur.

Pauvre Père Louison ! le tableau changeait d'aspect quand il voulait rapprocher le présent de l'avenir ; la perspective était bien sombre. Ce vieux remueur de sol n'avait pas de fils pour le remuer après lui. Et ses deux filles n'avaient pas des aspirations qui auraient pu favoriser les avances d'un ami de la terre, d'un habitant par conséquent ; et le père désespérait d'avoir un gendre agriculteur.

Pour ses deux héritières la terre était une antiquité sans intérêt ; le symbole trop évident, à leurs yeux, d'un passé obscur. Elles croyaient devoir se faire pardonner leur origine par le mépris de la profession qui les avait faites riches et instruites. La mère se joignit à elles dans un concert de pitié en faveur de ce pauvre Père Louison que l'on considérait comme un revenant, un arriéré, un homme d'un autre siècle, incapable de participer à la vie moderne.

La convoitise des " créatures " pour la vie des villes, leur souverain mépris de la vie rurale finirent par prendre des formes très hostiles aux idées et aux goûts du vieil agriculteur.

— Mon pauvre ami, tu as bien mérité de vivre à ta rente, fit la maman.

— Bien oui, papa, vint renchérir l'aînée ; tu peux faire le " gros messieu ".

— C'est pour notre avenir aussi, ajouta

l'autre avec un désir matrimonial bien prononcé, parce que les gros partis sont rares ici !

— Quitter la terre, ce serait ma mort, répondait invariablement le père.

— Vous allez vous habituer à ne pas travailler, ajoutèrent les filles passées maîtres en cet art.

Dans cette lutte de l'enracinement au sol contre le snobisme qui fait croire que la distinction et la grandeur sont simplement des fleurs de ville, le vieux devait être vaincu par le nombre des lutteurs et par la fréquence des attaques.

Quatre nouveaux déracinés, dont trois avec conviction, vinrent s'établir dans une petite ville très voisine de la ferme. On croyait que le bonheur familial suivrait partout.

" C'est ma mort, moi, que de ne rien faire", répétait incessamment le père.

Une grave maladie de cœur fut vite contractée dans cet état d'inactivité forcée. L'estomac gardait une puissance mal secondée par le reste de l'organisme en repos.

Un soir, se sentant mal à l'aise, le Père Louison, au sortir de l'église, voulut revoir encore ses champs abandonnés. Il s'y rendit à la faveur du soleil couchant. Accoudé à la solide clôture en cèdre de ses aïeux, il considérait ses vastes clos. Brusquement son cœur se sou-

leva dans un mouvement irrégulier qui amena la mort prédite par le médecin.

" Ça, c'est ma mort "... et il expira en face des champs qui furent longtemps sa vie...

DANS LES "CONCESSIONS"

—

— Où demeure Michel ? demande hâtivement notre conducteur.

— Dans les concessions, répond un solide gars de St-Louis du Ha ! Ha ! avec moins de lenteur dans le geste indicateur que dans la voix.

La voiture tourne rapidement vers le sud, obéissant à l'indication du colon comme un navire obéit à sa boussole. Encore dix minutes et une route presque déserte, bordée de souches qui ont l'air parfois d'une armée rangée en bataille nous conduit chez Michel. Quelques érables ornent une petite avenue qui ne manque pas de charme.

— Bonjour, Michel! et pendant que quatre enfants nous environnent sans timidité comme sans fanfaronnade, l'époux et l'épouse nous disent leur plaisir de nous voir.

Je vous présente Michel, c'est un vrai défricheur. Du colon il a non seulement l'intel-

ligence et les bras, mais il a surtout le cœur. Il aime la terre parce qu'il a conscience de sa noble mission sociale.

— Vous êtes un bon habitant, maintenant, Michel, avec cinq vaches, 60 arpents de terre ravis à la forêt, et des bâtiments spacieux. Depuis combien de temps êtes-vous sur cette ferme ?

— Depuis douze ans.

— Vous n'avez jamais eu trop de misère ?

— Si vous entendez par misère, la nécessité de se priver de manger, nous n'avons jamais connu cet état. Avant tout, nous avons tenu une bonne table, et vous voyez, fit notre colon, avec un geste circulaire en montrant ses marmots, vous voyez que pas un d'eux n'a souffert.

— En cela je suis bien de votre avis, ajouta un autre ami ; ça coûte toujours moins cher de se bien nourrir.

— Vous aviez un peu d'argent quand vous êtes venu vous établir ici ?

— En tout j'avais pour une valeur d'au plus $350. J'ai payé ma terre un peu moins de cent piastres, et le reste a servi à me construire ce modeste logis qui maintenant nous sert de cuisine d'été.

— A combien estimez-vous votre propriété maintenant, dit toujours le même dont la curiosité était de plus en plus en éveil.

— J'hésiterais longtemps si l'on m'offrait

$3,500 pour tout ce que j'ai acquis jusqu'à ce jour par mon travail et celui de ma femme.

L'épouse, la colonne... de l'édifice familial, est la digne compagne de son digne époux.

Active, industrieuse et gaie, elle travaille du matin au soir sans se plaindre jamais, en ayant l'air heureuse toujours.

Perdus dans la forêt, à près d'un mille du premier voisin, rien n'a pu troubler leur paix et l'union des premiers jours.

Mon ami revient toujours à la question économique, après s'être tu pour entendre parler cette femme d'habitant, cette fermière modèle.

— Comme ça, Michel, vous avez accru votre bien de dix fois en dix ans. Je connais bien peu de gens qui en font autant ailleurs. On dira ensuite que la terre ne paie pas. Vous avez bien vécu, comme je vois, vous avez élevé vos enfants, vous les faites instruire et chaque année vous économisez plus de $300. Trouvez un homme de métier, ou même un homme de profession, qui puisse faire beaucoup mieux !

Cet homme était heureux, à l'aise, il travaillait solidement à assurer un bon avenir à ses enfants, et à la patrie, un élargissement de culture.

Un conseil à toutes les âmes tristes de prendre contact avec celle de Michel !

PILOTE

—

Une séance au collège de Sainte-Anne, hier soir, sous les auspices du cercle Mailloux ! L'éloquence juvénile, le chant, la musique célèbrent la mémoire des prêtres qui ont fait cette institution déjà si illustre. Pour moi, un nom brillait d'un éclat particulier, une mémoire m'était plus douce. La figure de l'abbé Pilote, fondateur de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, émergeait comme un emblème de la science agricole érigée contre le préjugé féroce ou l'entêtement de la routine séculaire.

L'école de Pilote est une des premières institutions de ce genre, au Canada.

Ce qui rehausse l'éclat du mérite de son fondateur, c'est d'avoir osé parler d'enseignement agricole, il y a plus d'un demi-siècle, lorsque l'agronomie, encore dans l'enfance, n'avait pas fourni toutes les preuves de son efficacité.

Honneur à ce pilote instruit, clairvoyant et courageux ! Nos voisins du Sud diraient bien qu'il était " up-to-date ".

Le monde a progressé, les sciences agronomiques ont marché à pas de géant, et cependant l'évidence des études agricoles et d'une culture raisonnée ne frappe pas encore tous les esprits. Il y a encore des renards qui trouvent les raisins de la théorie trop verts et qui se retirent avec rien souvent, sous prétexte d'être des praticiens... célèbres.

Ne nous payons pas de mots, la science agricole est une science efficace essentiellement basée sur des observations, et par conséquent sur la pratique et sur l'expérience.

Si ces idées sont encore battues en brèche, en notre siècle de progrès agricole surtout, quelle devait être l'opposition rencontrée alors par l'abbé Pilote !... Cette noble figure fascine, cette énergie ranime et cet exemple entraîne !

UNE BIEN TRISTE HISTOIRE

—

" Crache et puis reprends "... Un geste des lèvres accompagne celui des mains de François pour imbiber de salive les trayons de sa pacifique bête : c'est le seul moment où est rompu le bruit rythmé du lait qui tombe sur du lait.

Philippe a le teint hâve, la figure livide d'un tuberculeux dont l'activité achève de se consumer dans ce léger travail du patient trayeur... " Crache et puis reprends "... pendant que de nombreux germes de mort tombent dans le liquide dont l'humanité attend la vie...

—" Philippe, de grâce, ne crachez pas ainsi sur vos doigts en tirant les vaches. Vous ne savez pas tout le tort que vous pouvez causer."

— " Pouah ! fit-il avec une moue malséante dans son visage aminci, qu'est-ce que cela peut bien faire quelques gouttes de sa-

live dans une si grande masse de lait ? Personne ne s'est plaint jusqu'ici ; du reste, c'est la coutume, je fais comme les autres."

— " C'est une mauvaise coutume qu'il faut abandonner à tout prix, pour ne pas exposer la vie de vos consommateurs. Vous ne savez pas la quantité de microbes que vous livrez avec votre lait. Ces microbes tombant dans un milieu favorable se multiplient avec une rapidité prodigieuse. Si vous en avez mis cent il y a une heure, maintenant il y en a mille au moins, et bientôt il y en aura des millions, surtout si le lait est conservé dans un endroit chaud."

Deux grands yeux chargés d'une obstination puissante et muette me fixèrent quelques instants.

" Crache et puis reprends "... et une nouvelle application de salive contaminée fut faite sur le pis rebelle.

— " Ce n'est pas propre ce que vous faites là ; sans compter que vous exposez le pis à des gerçures ou crevasses de toutes sortes."

— " Que feriez vous à ma place ?" grommela Philippe.

— " D'abord, je ferais plutôt la traite à sec, après avoir frotté le pis avec un linge bien propre. Tous ceux qui ont essayé cette méthode la trouvent bien préférable à l'autre, croyez-moi.

" Si vous voulez humecter le pis pour la traite, au moins servez vous d'eau bien fraî-

che et ne vous asséchez pas les poumons au détriment de vos semblables

"Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de tous les dommages causés par la tuberculose bovine et de toutes les mesures prises pour enrayer les progrès de ce fléau. Des troupeaux entiers ont dû être sacrifiés pour satisfaire aux exigences légitimes des bureaux de santé, pour éviter la contagion de la tuberculose chez les humains. Et cependant le microbe de la tuberculose bovine, à cause des transformations ou de la période d'acclimatation qu'il doit subir avant de s'attaquer à l'homme, est bien moins virulent que celui que vous ingérez dans votre lait. Jugez par là de la gravité de votre action au point de vue de la santé publique et de votre conscience."

***

...Quatre années ont passé depuis cet entretien, et Philippe a passé avec elles. Je n'avais plus jamais assisté à la traite de ses vaches. Une immense désolation plane, il me semble, dans le coin du village qu'il approvisionnait de lait.

En ces dernières années, plus d'une vingtaine de blancs cortèges ont escorté jusqu'au cimetière des enfants morts d'une façon prématurée. Et les gens croient que quelqu'un a jeté un sort, que cette mortalité infantile

n'a rien d'explicable autrement... Le médécin et le curé connaissent bien la cause du sortilège, et le sorcier n'a su chercher d'autre refuge que dans son ignorance aussi profondé qu'obstinée, que dans une tradition néfaste.

Le monde est rempli de sorciers de ce genre, dont l'incurie inconsciente cause toutes sortes de désastres, de maladies ou de morts.

" ON EST TOUJOURS DANS LA MISÈRE "

—

A M. l'abbé Bois

— C'est un dur " mékier " que le " mékier " d'habitant ; on est toujours dans la misère ! me disait un homme du sixième rang, avec un accent de désespoir tristement significatif d'un prochain abandon de la terre.

— Qu'avez-vous donc, mon ami Pitre ? De la misère, il y en a partout, vous le savez bien !

— Ce n'est pas aussi *pire* que chez nous. Moi, ma femme est malade, parce que l'hiver elle a trop de besogne pendant que je vais aux chantiers. Ma petite fille a pris du " frète " aussi, et mon garçon veut partir pour se gagner un peu d'argent. J'ai deux vaches que le mal de pattes a emportées... J'ai dû acheter du foin à dix-sept piastres...

— Et vous avez bonne santé, vous, au moins ?

— Je suis pas mal tousseux. C'est dur la vie dans les bois.

— Bourrez votre pipe, lui dis-je, en lui présentant ma blague, quand je sentis que l'économie de son tabac pourrait bien faire l'affaire de mon sens olfactif.

— Vous qui avez étudié longtemps, vous n'avez pas de remède à ma situation ? Tâchez donc de me donner un petit coup de main !

— Je connais un remède infaillible ; si vous voulez l'appliquer, vous vous en trouverez sûrement bien. C'est l'avis de tous ceux qui l'ont essayé. Ils déclarent qu'ils ne pourraient plus s'en passer.

— Si c'est encore un remède " patent ", le docteur Pageau va dire que ce n'est pas ça qui nous sauve. J'ai déjà dépensé plusieurs piastres pour des sirops et des pilules, et ça n'a pas été beaucoup mieux.

— Je suis bien de votre avis, Pitre.

Une vaillante bouffée de fumée coupée par plusieurs coups de tête approbatifs fut sa réponse. Pendant ce temps-là, je laissais glisser dans un sachet des petits grains ronds très nombreux. La mine déconfite de Pitre, le pli soucieux de son front prouvaient nettement qu'il redoutait une nouvelle invasion de pilules dans un estomac déjà rendu hostile par l'abus de ces projectiles.

S'efforçant d'être poli, mon interlocuteur ajouta :

— Dois-je mettre cela dans l'eau ?

— Non, dans la terre, mon ami !...

— ????

Ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour gober l'explication que je tardais à lui donner...

— Je comprends, fit-il soudainement, avec un fin sourire par où passait toute la perspicacité lente mais sûre d'un esprit paysan.

— C'est très bien, Pitre, vous avez là de quoi ensemencer un arpent de " navots ". Si vous n'avez pas de malchance, vous pourrez donner presque tout l'hiver une ration de 40 à 50 livres à chacune de vos sept vaches. Vous ne manquerez pas de vendre du lait, après en avoir fourni à votre famille. Vous ne vous ruinerez pas à acheter du foin. Si vous ajoutez aux légumes un peu de son et les fourrages ordinaires, vous faites fi du mal de pattes qui ne prend pas chez les animaux bien tenus. Vous comprenez qu'il faut plusieurs mauvais champs de foin et d'avoine pour valoir un champ de 25 tonnes de choux-de-Siam et de betteraves.

Pitre partit le cœur content en se promettant bien de demander à la terre et non à la forêt ou à l'usine son principal soutien.

La culture des plantes sarclées, voilà ce qui délivrera de la misère et conduira à l'aisance, à la prospérité.

Pitre vous le dira plus tard...

BILLET D'UN VOYAGEUR

—

LES PIEDS SUR LA TABLE

—

Ne vous est-il jamais arrivé, étant accoudé à une table d'hôtel pour lire, causer ou écrire, de voir deux grosses bottines routières se poser vigoureusement en face de vous ? Celui qui a pu oublier cette impression n'en a pas été aussi vivement affecté que moi.

C'est du " make yourself at home " dans son application la plus grossière, c'est un acte condamné par la politesse la plus élémentaire.

Il n'y a pas plus d'une semaine, j'observais au milieu de deux hommes d'âge et de condition respectables, un jouvenceau nouvellement promu à la moustache, qui, pour se donner de l'aplomb, retranchait sa figure mince derrière deux énormes semelles.

Les pieds étaient au niveau des têtes comme s'ils avaient dû prendre une part prépondérante à l'entretien. Ça, c'est plus que du laisser-aller ou du sans-gêne.

Imaginez maintenant qu'une heure après, le coude mignon ou la main fine d'une belle dame vienne se poser dans l'empreinte du pied disparu : cela répugnerait à la galanterie de notre race.

Il y a assez souvent des semelles aveugles, qui n'ont pas su éviter l'endroit par où un animal a laissé des vestiges de son passage, et si ce pied à son tour s'égare sur une table, il pourrait se faire que le propriétaire passe pour un autre animal que celui qu'il est en réalité.

On a toujours considéré comme un acte de la plus profonde humiliation de baiser les pieds de quelqu'un, et nous ne protestons pas lorsqu'un individu quelconque met son moule à pieds à la hauteur de nos têtes... Soyons plus fiers que ça !

Dernièrement, j'entendais raconter par un vieux voyageur qui a traversé soixante fois l'océan, que lors de l'occupation de la France, en 1870, les Boches eurent recours à ce procédé d'exhaussement des pieds pour humilier les nobles vaincus de notre sang. Les Français qui osaient protester par leur rire étaient sévèrement punis. Je n'ose pas croire que le même sort me soit réservé !

Les quelques rares Canadiens qui se livrent

à ces actes d'exaltation des pieds ne sont-ils pas les victimes de quelques exemples d'origine yankee ?

Quel qu'ait été le motif qui nous ait inspiré au début, il faut savoir éviter ce geste prussien et ne pas lui sacrifier la longue et solide tradition de courtoisie de notre race.

A bon entendeur, salut !

" JE M'ENNUIE DE LA TERRE "

—

A. M. le juge Pouliot

René, 13 ans, mine chétive de phtisique. Sa main décharnée se pose sur sa poitrine comme pour empêcher la vie de s'exhaler dans les spasmes de la toux. Sa bouche laisse glisser ces mots faiblement articulés :

" Je m'ennuie de la terre."

Pauvre petite fleur de la campagne étiolée à la ville ! Son père avait abandonné la culture depuis cinq ans pour venir travailler aux usines de Victoriaville.

— Tu n'es pas seul, mon petiot, à éprouver ce sentiment. . .

Il me regardait fixement avec de grands yeux alanguis par la souffrance et portant déjà des reflets d'éternité.

" Je m'ennuie de la terre."

C'est le cri inavoué, étouffé par l'orgueil, qui monte du fond des âmes torturées par la misère des villes. La guerre met encore plus

d'émoi dans ce remords qui se change en une détresse comme jamais on n'en connaît à la campagne.

" Je m'ennuie de la terre."

C'est l'aveu ingénu de ces enfants assoiffés d'air et de lumière et qui étouffent dans les courettes minuscules des habitations urbaines. Pour ces petits le souvenir des champs vastes, des coteaux verdoyants, des bancs de neige témoins des premiers ébats est un supplice incessant.

" Je m'ennuie de la terre."

C'est la meurtrissure profonde mise au cœur de l'ouvrier des villes, quand il réfléchit sur la liberté de l'homme des champs. La gaîté, la tendresse, l'intimité, la paix familiale sont des produits ruraux qui ne résistent pas toujours à l'exportation.

" Je m'ennuie de la terre."

C'est la vérité qui émane des œuvres de plusieurs écrivains célèbres qui ont fait leurs demeures au milieu des champs et des bois, comme Botrel, Mercier, Bazin, etc.

" Je m'ennuie de la terre."

C'est la plainte nostalgique qui enveloppe les âmes délicates, nobles et pleines d'idéal... sans que parfois cette plainte monte aux lèvres.

— Mon gars, tu t'ennuies de la terre, mais tu iras bientôt habiter les jardins du paradis...

Tu t'ennuies de la terre... Moi aussi.

AMOS

—

J'ai connu une âme de voyageur que la neige de la semaine dernière avait assombrie. Hélas ! si notre terre de Sainte-Anne disparaissait déjà sous son blanc manteau, qu'en serait-il des régions que l'imagination de certains voyageurs plaçait près du pôle ?...

Il faut vous dire que j'allais vers Amos pour la première Exposition Agricole dans le territoire de l'Abitibi... et mon désir d'explorer le sol était combattu par la neige.

Nous passons Portneuf, Gouin, Vermillon, et mon désespoir s'accroît avec l'épaississement de la couche de blancs cristaux...

Une main noire vient de dresser ma blanche couche, et mes cauchemars me transportent dans les bancs de neige embourbants d'Amos.

O douce réalité du réveil, le front d'argile grise de la terre d'Amos émergeait d'un léger

bandeau de neige que les rayons d'un soleil vainqueur dissipaient à vue d'œil.

Le lendemain, plus de mille visiteurs se pressent dans la vaste salle de l'Exposition.

Accouru de Ville-Marie, M. le député Simard fait l'aveu de sa foi récente en l'avenir de l'Abitibi. Il exalte la valeur des colons. M. le curé Dudomaine encourage son peuple. C'est M. Authier, maire d'Amos, qui fait part au représentant du ministère de la reconnaissance des habitants de l'Abitibi envers le ministre Caron.

L'envoyé de Québec et M. Leclerc, agronome officiel, jugent les exhibits, donnent des enseignements et des conseils aux colons. Ensuite ce fut le tour des exposants de nous faire connaître leur mode de culture.

Tous les produits présentés n'auraient pas déparé une grande exposition comme celle de Québec. D'énormes choux, de bons navets, de belles patates, de ravissantes tomates, faisaient, d'accord avec les solides céréales, l'éloge du sol et des habitants de l'Abitibi.

Les femmes, solides colonnes... étaient nombreuses et fières.

Mon sympathique ami, le curé Ménard assistait avec plusieurs de ses paroissiens.

Nobles pionniers de l'Abitibi, vaillants propagateurs de notre race et de notre foi sur ce territoire lointain, je vous ai vus, connus et aimés.

TROP FORT POUR SA VACHE

—

— Qué, vache, qué !... Pauvre vache ! C'est tout de même un rude métier que d'être vache à lait, dans ces conditions-là !...

La triste bête, comme avertie de notre commisération, se mit à traîner, cahin-caha, son pauvre squelette vers nous... Le vent d'automne mettait dans cette ruine un frisson qui augmentait encore notre sympathie.

Le fermier, accroupi sous la vache voisine, nous épiait au grand détriment de son pantalon que sa main distraite inondait de lait pendant que nous, nous examinions les caractères laitiers de la malheureuse bête.

— Croiriez-vous que Bichette fut déjà la meilleure vache de mon troupeau ! Regardez-y la mine maintenant ! Elle est toute démantibulée, elle a l'air bien bête... et ces mots durs dissimulaient mal une tristesse profonde.

— Alors, vous l'avez épuisée, cette misé-

rable vache. Vous avez dû être injuste à son égard.

— Moi, injuste ! fit-il en se frappant la poitrine de façon redoublée avec son index, non, ce n'est pas vrai ; j'ai traité cette vache-là comme les autres. Vous pouvez demander à ma femme... " Hein, Justine, c'est-y pas vrai ?"

La vache elle-même semblait s'intéresser au débat, comme si elle fût consciente du traitement au foin et aux plantes-racines qui pouvaient en résulter.

— Pour être juste, mon ami, vous auriez dû donner à cette vache plus qu'aux autres. Le lait ne se fait pas avec rien, et la ration doit toujours être en proportion de la production.

— J'aurais peut-être pu donner le " tapon " de foin plus gros, répliqua-t-il en voulant être ironique.

— Et même un peu de son, de pain de lin, de navets, de betteraves, etc. Voilà une pauvre bête qui doit entretenir sa vie, qui de plus porte un veau et donne du lait en soutenant ainsi sa descendance et la nôtre, et elle ne recevra que deux ou trois bottes de paille par jour en retour de ses nombreux services !... Dites-moi, est-ce équitable, cette façon d'agir ? " La paille c'est un aliment qui convient mieux en dessous qu'en dedans des vaches ", comme disait un de mes amis.

— Vous ne dites pas !

— Quand pour répondre à ses multiples fonctions, votre vache manque d'un élément et que la ration est trop pauvre pour le lui fournir, c'est alors sa propre constitution qui entre en jeu et qui se dépense jusqu'à ce que l'épuisement ou la mort advienne. C'est trop fort pour votre vache, je vous le dis.

— Et le remède ?

— Une meilleure alimentation, une meilleure culture, des fourrages verts et des plantes sarclées, etc...

— Et ce ne sera pas trop fort pour ma vache ?

— Ma foi, non !

— Bonjour, fit-il en souriant et en caressant sa bête décharnée, qui semblait nous dire merci.

LE PLUS BEL ÉLOGE

—

Hier, je parcourais avec beaucoup d'intérêt le livre de Georges Bellerive : " Éloges de l'Agriculture ", et je me prenais à féliciter l'auteur de cette plaquette vraiment utile à notre époque. Ces éloges vengent notre profession des dédains superbes dont elle est l'objet en certains milieux et de l'indifférence de certains citadins.

Dernièrement, j'entendais un discours très élogieux sur la culture des champs.

Un cultivateur placé à ma gauche applaudissait avec frénésie :

— " Quel bel éloge ! " dit-il.

— " Pas aussi beau que le vôtre, mon ami.

— " Comment ça ? Je n'ai jamais parlé en public, dit-il avec surprise.

— " Vous avez fait un geste plus éloquent que tous les discours.

— ? ? ? ? !!!

Notre bonhomme disparut avec des points

d'exclamation indignés dans toutes les rides de sa figure.

Cet homme, un cultivateur modèle, progressiste, ne se doutait pas de l'éloge fait par sa culture savante.

Le plus bel éloge, la plus belle démonstration en faveur de l'agriculture est faite par les cultivateurs de ce genre qui rendent leurs fermes productives, attrayantes.

Le plus bel éloge est fait par les cultivateurs qui savent attacher à la terre l'âme de leurs enfants.

Le plus bel éloge vient des terres cultivées avec science et méthode.

Le plus bel éloge est fait, en un mot, par ceux qui cultivent le sol avec amour, gaieté et bénéfice et qui l'illustrent par l'éclat de leurs grandes qualités et par le charme de leurs vertus.

" C'EST À MOI, ÇA ! "

—

Dernièrement, je visitais une exposition des Jardins Scolaires, à Saint-Casimir, en compagnie de mes excellents amis, MM. Magnan et Savoie.

Une infinité de petites caisses chargées des plus beaux produits du jardin nous indiquaient le nombre et la qualité des agriculteurs en herbe que cette région possède. Il va sans dire que les décorations variaient avec les aptitudes de chaque propriétaire. Plusieurs étaient admirables de grâce, de naïveté, et je dirais même, de style enfantin. C'étaient les feuilles d'érable, de carottes, de choux, de céleri, etc., qui en fournissaient la matière première. Tout cela était frais, candide comme une âme d'enfant. Maintes belles dames en extase semblaient désirer faire des applications à leurs chapeaux... escomptant peut-être que la flétrissure des feuilles ne se-

rait pas plus rapide que les changements de la mode !

Nous admirons un oignon géant, une carotte alléchante par sa couleur et son parfum, un navet lisse comme une tête récemment frappée de calvitie, et notre admiration se traduit en félicitations à M. Magnan, le surintendant des Jardins Scolaires. Soudain une voix claironne à nos oreilles :

—" C'est à moi, ça ", et un jeune bambin, de neuf ans, qui avait saisi la louange discrète de nos regards en arrêt devant ses *exhibits*, nous lançait ces mots. Un orgueil des plus légitimes emplissait sa prunelle d'éclairs et sa joue de pourpre.

— C'est à toi, ça ! Mes félicitations, mon beau ! dit sentencieusement le plus âgé d'entre nous.

" C'est à moi, ça ! " Comme ces paroles sont révélatrices de la noble fierté avec laquelle ces âmes d'enfants s'attachent à la culture du sol. Ces légumes, ces fruits, ce sont les plus beaux jouets de ce petit garçon.

Dans ces mots passaient aussi la satisfaction du droit de propriété, l'affirmation d'une responsabilité non partagée, et toutes les heureuses conséquences qui en découleront.

" C'est à moi, ça ! " En vieillissant, même dans un milieu hostile à la terre, celui-là n'ira pas grossir les rangs des dénigreurs de la profession agricole. Je le vois toujours avec sa figure passée au bleu de l'usine, ses che-

veux filassés et son port hautain, ce jeune homme déserteur du sol, qui de retour au Canada pour quelques jours, en face de la terre qui avait nourri son enfance, disait à son frère :

" Pouah ! C'est à toi, ça ! Comme tu es à plaindre ! Ce n'est pas " *spôte* ", you know !" Son dédain n'avait d'égal que celui qu'il méritait lui-même.

" C'est à moi, ça ! " : Que tous ceux qui sont attachés au sol le disent avec autant de noblesse fière que le gentil bambin de Saint-Casimir, et la culture du sol n'aura rien à redouter du mépris effronté de certaines gens !

" ON NE S'IMPROVISE PAS AGRICULTEUR "

—

J'ai mon ami, un jeune professionnel bien apprécié, qui me consulte un jour au sujet d'un projet d'établissement d'une vaste basse-cour.

— Je voudrais commencer avec au moins mille poules pondeuses, me dit-il.

— Mon cher ami, tu pourrais avoir recours à d'autres amusements pour dépenser ton argent. Cherche un autre moyen de te ruiner !

— Comment ça ? fit-il avec un étonnement voisin de l'indignation.

— Écoute, je sais que tu es un bon médecin, que tu as de l'intelligence, de l'énergie et de l'argent, mais on ne s'improvise pas aviculteur.

— C'est bien facile, soigner des poules . . J'ai déjà fait des choses plus difficiles !

— J'en conviens, mais chacun a son métier.

— Le métier d'habitant est bien facile, ajouta-t-il en devenant agressif dans tous ses traits.

— Encore faut-il le connaître ce métier. Tu tombes, mon cher ami, dans l'exagération de ceux qui croient qu'il suffit d'avoir du succès ou de l'insuccès dans une autre carrière pour réussir en agriculture du premier coup.

Retiens-le bien et dis-le à tes amis : " On ne s'improvise pas agriculteur."

Sans doute que la terre, comme une bonne mère, ne refuse jamais le pain quotidien à ceux qui le lui demandent par d'incessants labeurs, mais toujours la production est proportionnelle aux aptitudes du cultivateur.

" On ne s'improvise pas agriculteur." Ce ne serait pas faire honneur à la profession que de la considérer comme ouverte au premier venu, à ceux qui sont sans préparation aucune, comme toi. Il faut un long entraînement et des connaissances techniques nombreuses pour découvrir les secrètes vertus du sol. Que l'on considère l'agriculture comme une science, une profession, un art, un métier ou une industrie, toujours il faudra passer par les longs efforts que ces mots symbolisent.

" On ne s'improvise pas agriculteur " pas plus qu'on ne s'improvise médecin, notaire

ou même... avocat ; pas plus qu'on ne s'improvise maçon, charpentier, menuisier.

— Je sais bien que plusieurs de mes amis se sont lancés dans l'agriculture, comme ça, sans préparation, et qu'ils ne se sont pas enrichis.

—Tu sais bien que la terre est une grande amie *réservée* qui ne confie pas ses secrets à tout le monde.

"LA TERRE SE PLAINT"

Je cheminais, l'âme morose, dans une région que je n'avais pas visitée depuis ma tendre enfance. Le triste aspect des champs où des animaux rabougris paissaient misérablement parmi les marguerites et les renoncules, le mauvais état des routes, où l'herbe triomphait facilement du pied des passants, et pardessus tout le spectacle de plusieurs maisons fermées, de plusieurs foyers sans âme, ne firent qu'accroître ma mélancolie. Les granges très vastes, les robustes clôtures de cèdre, étaient les principaux vestiges d'une prospérité disparue...

La ferme de Pierrot, au milieu du rang, se distinguait par le bon ordre des cultures et par l'éclat des habitations récemment restaurées à la chaux et au goudron.

Le propriétaire était là qui me regardait venir, les mains dans ses poches et sanglé dans

un pantalon du pays qui ne faisait aucune concession à son énorme ventre.

Après les salutations d'usage, je m'adressai sérieusement à Pierrot :

— Pourriez-vous, lui dis-je, m'expliquer comment des fermes aussi prospères autrefois soient aujourd'hui ruinées et désertées ?

Son œil cligna avec une assurance bien évidente.

— Écoutez, moi qui ai toujouts vécu ici, je vais vous dire ça.

— Dites vite, fis-je avec animation !

—Eh bien! monsieur, autrefois, vous savez, on gagnait gros d'argent avec le bois de papier ; et à présent, regardez : tout le bois est disparu, les coteaux restent nus. Ensuite, ici, on ne s'occupait pas beaucoup des vaches ; tous les revenus venaient de la vente du foin et des patates.

Et me frappant l'épaule en signe d'intimité, comme pour me presser aussi de donner mon approbation, Pierrot continua :

— Et une terre qui produit beaucoup sans jamais rien recevoir finit toujours par s'épuiser... Moi je ne suis pas plus fin qu'un autre — c'est le correctif habituel des compliments qu'on se destine — mais j'ai toujours cru qu'il valait mieux que je m'occupe de mes animaux que de mon bois... Aussi quand je vends du foin ou des patates, j'achète du son et de la moulée pour nourrir mes animaux et pour enrichir les fumiers... On riait

de moi pour ça. Dites-moi, aujourd'hui est-ce qu'on ne dirait pas que la plupart des terres se plaignent de l'abandon ou des mauvais traitements ?...

— " La terre se plaint ", c'est vrai, Pierrot, et je me mis à réfléchir au sens figuratif puissant de cette expression, sans attacher plus d'importance à la suite de la conversation.

" La terre se plaint " quand l'incurie des cultivateurs laisse son front couronné de plantes infâmes, et son sein baigné dans l'eau qui la tue.

" La terre se plaint ", privée des abondantes moissons d'autrefois qui roulaient en une immense mer d'épis mobiles et sonores pour la gloire des humains.

" La terre se plaint " à l'unisson des habitants qui n'ont pas su la comprendre et qui gémissent péniblement loin d'elle.

" La terre se plaint " de l'ingratitude des hommes qui lui demandent toutes ses richesses sans retour jamais.

" La terre se plaint " par la voix des agronomes qui ont étudié les pulsations de son cœur comme le médecin celles de son patient.

" La terre se plaint " de la dureté de cœur des humains qu'elle nourrit et qui comprennent mal ses besoins, ou qui la soumettent au traitement d'une pratique séculaire ruineuse.

" La terre se plaint ", soyons attentifs à sa plainte pour la guérir des maux que nous lui avons causés.

" IL FAUT EN SEMER "

Près du vieux fournil, sur un banc rustique ravagé par le temps, l'aïeul se tient son menton pointu appuyé sur une canne d'aulne, tandis que sa tête, dépouillée de la plupart de ses fils argentés, est inondé des rayons du soleil couchant.

L'odeur des foins fraîchement remués envahit la campagne. Comme un sabre brillant, la faulx couche les tiges avec un bruissement léger, et la faucheuse, avec un bruit de mitrailleuse, fait les plus rapides trouées.

Deux lourdes charges font craquer les charrettes devant la grange.

— Ça fait quatre voyages, quatre gros voyages de plus de cinquante bottes que l'on a retirés de la pièce du ruisseau, vint annoncer le petit Gérard tout triomphant.

— Es-tu bien sûr de ça ? fit nerveusement l'octogénaire.

— Mais oui, c'est papa lui-même qui me l'a dit.

— Plus de deux cents bottes de foin dans un arpent, où on ne récoltait d'ordinaire qu'une charretée de petit foin semblable à de la mousse, cela me surpasse.

Le vieillard mit doucement la main sur l'épaule de son petit-fils, comme pour l'avertir qu'il avait quelque chose d'important à lui dire.

— Dites, grand-papa, trouvez-vous que c'est un beau résultat ? reprit Gérard, comme pour faciliter l'émission de la pensée de son aïeul.

— Écoute, mon petit, ce que tu vois cette année ne s'est jamais vu, même quand la terre était neuve et pleine de feu, comme au temps où j'étais petit bonhomme. Ton père a bien raison de cultiver à sa façon. Tu te souviens que je l'ai trouvé extravagant lorsqu'il enfouit dans cette pièce plus de vingt livres de graine de trèfle, de mil, de dactyle, de fétuque, etc., eh bien ! je t'assure qu'il avait raison. Il est déjà remboursé trois fois cette année par les cinq piastres qu'il a pu dépenser. Retiens bien, mon gars, que pour avoir du foin, il faut en semer. Si j'avais su ça de mon temps, je n'aurais pas été obligé, comme j'ai déjà fait pendant deux hivers, de prendre le chaume de la toiture de mon étable pour empêcher le bétail de mourir de faim... Je croyais que le foin devait pousser tout seul, sans que les humains aient à s'en occuper.

Ton père a raison de dépenser beaucoup pour des graines de prairies, parce qu'il est payé au centuple, mais il serait peut-être encore plus sage de produire cette graine sur la ferme afin de pouvoir en semer davantage.

— Grand-père, papa sera content que je lui dise ça, et le bambin disparut en répétant : " il faut semer de la graine pour avoir du foin. . ."

LE SEMEUR

Au soir d'une longue journée de printemps, lorsque l'ombre débouche, rapide et envahissante, des monts et des bois, lorsque le sol fraîchement remué charge l'air de ses parfums enivrants, lorsque la clameur naissante des grenouilles trouble l'âme des enfants, vous verrez souvent un robuste semeur de chez-nous recueilli et méditatif au moment de prendre le chemin de la maison.

Soudain un chapeau s'abaisse, des genoux fléchissent, et des mots suppliants, doux comme les zéphirs qui les portent, s'élèvent dans le silence du soir :

" J'ai semé mon meilleur grain avec mes sueurs dans de généreux sillons ; il vous appartient, mon Dieu, de faire germer. . . "

Serait-il permis à un modeste semeur d'idées agricoles de réclamer l'indulgence des amis de la terre pour son premier geste, pour ses *Premières Semailles* ?

A Dieu qui féconde toutes les œuvres des humains, je demande d'ouvrir quelques généreux sillons, où cette première semence puisse germer à son tour.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Au lecteur	7
" La terre ne meurt pas "	9
" Ne fais pas l'habitant "	12
Terre plutôt qu'atelier	15
" Cultivez donc vous-mêmes "	22
Le pain d'habitant	25
Une incomprise	27
Labeur au champ, valeur au camp	29
" Je ne veux pas me marier avec un habitant ! "	32
" L'exposition, ça remonte "	36
" C'est bien vrai "	39
Aux chantiers	42

PAGES

Un beau geste 44

" Plus j'y songe " 46

" Ça, c'est ma mort " 51

Dans les " concessions " 55

Pilote 58

Une bien triste histoire 60

" On est toujours dans la misère ! " 64

Billet d'un voyageur 67

" Je m'ennuie de la terre ! " 79

Amos 72

Trop fort pour sa vache 74

Le plus bel éloge 77

" C'est à moi, ça ! " 79

" On ne s'improvise pas agriculteur " 82

La terre se plaint 85

" Il faut en semer " 89

Le semeur 92

Universitas CANADIANA Ottaviensis

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 004822168b

BOUCHARD, GE
PREMIERES

CE

PS
8503
.08184P7 1917

BOUCHARD, GEORGES
PREMIERES SEMAILLES

1484104